

COMMUNICATION NON VERBALE ET DÉTECTION DU MENSONGE : UNE CONVERSATION ENTRE TROIS JEUNES CHERCHEURS

Vincent Denault, Hugues Delmas et Mircea Zloteanu

Dans cette conversation animée par Vincent Denault de l'Université McGill (Montréal) avec Hugues Delmas de l'École Pratique des Hautes Études (Paris) et Mircea Zloteanu de l'Université Kingston (Londres), les trois jeunes chercheurs qui travaillent sur la communication non verbale et la détection du mensonge partagent leurs réflexions sur les limites de la recherche sur ces sujets, ainsi que sur les difficultés associées au dialogue entre chercheurs et praticiens.

Vincent : D'abord, merci, Mircea. Merci, Hugues, d'avoir accepté cette invitation à avoir cette conversation avec moi. Vous menez tous les deux des recherches sur la communication non verbale. Il y a une grande quantité de connaissances sur ce sujet. Mais que savons-nous aujourd'hui que nous ne savions pas lorsque la recherche sur la communication non verbale, telle que nous la connaissons maintenant, a commencé dans les années 1960 ?

Mircea : Nous savons maintenant que nous ne savons que peu de chose. Et ce que nous pensons savoir est probablement incorrect. Par exemple, il y a des débats animés sur la façon dont nous devrions définir les émotions ; des débats qui ne sont pas nouveaux et dont les chercheurs discutent depuis très longtemps. Les émotions ne sont pas bien définies. Plusieurs chercheurs qui étudient les expressions faciales peuvent en réalité référer à des phénomènes

complètement différents. Or, cette question est fondamentale pour l'ensemble de notre champ de recherche. Comme l'a mentionné Jim Russell, les définitions des émotions font souvent appel à des définitions folkloriques. Parle-t-on d'une sorte de programmation innée ? Parle-t-on d'une sorte de comportement appris ? Parlons-nous d'une constellation de choses différentes que nous appelons « émotions » par commodité ? Les différentes émotions ont-elles des frontières entre elles ? Se chevauchent-elles ? Une émotion peut-elle se transformer en une autre, ou s'agit-il d'une question de co-activation ? C'est ce que les chercheurs sur les expressions faciales négligent souvent lorsqu'ils se réfèrent simplement aux « émotions ».

Hugues : Je suis d'accord avec l'opinion de Mircea, et plus largement avec l'interprétation des expressions faciales. Sont-elles des manifestations d'émotions, comme le suggère la théorie des émotions de base, ou des manifestations d'intentions sociales, comme le suggère la vision de l'écologie comportementale ? Et l'incertitude sur la définition des émotions entrave les développements de la recherche pour comprendre les configurations faciales. Peut-être qu'une chose que les chercheurs savent bien faire à l'heure actuelle est de décrire les expressions faciales par leurs contractions musculaires, mais il y a un long chemin entre la description et l'interprétation.

Vincent : Je suis d'accord. La définition des concepts est fondamentale pour la recherche. Je rencontre le même problème lorsque des chercheurs utilisent indifféremment l'évaluation de la crédibilité et la détection du mensonge, ce

que je trouve problématique. Car ces termes ne sont pas synonymes. Mais quel est l'impact de ce problème sur votre travail ? Comment faites-vous pour résoudre ce problème ?

Mircea : Ce que j'essaie de faire, dans mes recherches, c'est d'être très spécifique avec ma terminologie et mon opérationnalisation, avec les mots que j'utilise, afin que les personnes qui lisent mes recherches comprennent ce dont je parle et ce dont je ne parle pas. Je ne fais que des hypothèses que je trouve pertinentes et nécessaires pour mener mes recherches, mais là encore, d'autres personnes peuvent utiliser des hypothèses différentes, donc en étant explicites, nous pouvons comprendre si nous faisons référence à des phénomènes similaires ou différents. Par exemple, je parle maintenant de recherche sur le « jugement de véracité », plutôt que de recherche sur la détection du mensonge, car je pense que c'est un peu plus précis pour ce que je fais.

Hugues : Avoir une terminologie précise et bien la définir fait partie de l'activité de recherche. Et lorsqu'un chercheur devient spécialiste d'un domaine, il acquiert des subtilités de vocabulaire qui viennent souvent avec des concepts associés. Je dirais que les difficultés commencent lorsque nous communiquons avec des personnes qui ne sont pas spécialistes du domaine, qu'elles soient chercheurs ou non. Un exemple que je trouve particulièrement révélateur au regard de mon expérience concerne les micro-expressions. Dans le contexte de la recherche, lorsque nous parlons de micro-expressions, nous faisons référence aux mouvements du visage qui durent moins de 500 ms. Il s'agit donc d'un

sous-ensemble des études sur les expressions faciales. Cependant, il est courant que le mot micro-expressions soit utilisé pour désigner les expressions faciales de manière plus générale, dans les médias par exemple. Cela peut donc prêter à confusion.

Vincent : Comme vous le dites, la recherche implique des nuances, des nuances que les chercheurs eux-mêmes ont parfois du mal à gérer. Alors comment se sent-on, en tant que chercheur, lorsque des affirmations non fondées, démontrées fausses ou pseudoscientifiques, sans aucune nuance, sont largement diffusées dans les médias traditionnels et sociaux ?

Mircea : Je comprends que ce qui est diffusé à la télévision doit être bref, dramatique et assez concret, donc c'est souvent très binaire, soit cette expression faciale ou ce geste signifie quelque chose, soit il ne signifie pas. Mais je trouve que c'est très problématique parce que cela fait partie des stéréotypes que les gens développent sur la communication non verbale, et quand de telles choses sont prises au sérieux, cela peut avoir des impacts énormes dans la vraie vie. Par exemple, de nombreuses sociétés de sécurité essaient de déterminer, sur la base de votre comportement, si vous êtes une personne dangereuse, si vous avez de mauvaises intentions, toutes ces choses qui sont empiriquement impossibles à faire. Mais même s'ils créent de beaux outils sophistiqués avec de beaux graphiques, cela ne signifie pas que leur technologie fonctionne. Beaucoup de gens ne comprennent pas que ces

machines sont fondamentalement défectueuses. Mais les gouvernements investissent des millions dans ce genre de choses.

Vincent : Et dans un contexte de sécurité, les conséquences peuvent être graves. Sans compter que si ce sont les machines qui décident, les personnes qui les opèrent peuvent baisser leur garde et ignorer des menaces qu'elles auraient normalement remarquées. Et des individus pacifiques peuvent être jugés de manière inexacte sans que personne ne prenne ses responsabilités.

Mircea : Exactement ! Prenons la sécurité des frontières. Moi, en tant qu'agent, je ne vous juge pas comme une personne dangereuse, c'est la machine qui le fait ! La machine m'enlève, pour ainsi dire, toute responsabilité. La machine est présentée à tort comme un outil objectif et impartial qui ne se soucie pas de vous, qui ne sait pas qui vous êtes. Donc si la machine vous considère comme dangereux, alors moi, en tant qu'agent, je vais juste faire ce que la machine me dit de faire. Je perds mon agentivité, je n'ai aucune responsabilité. Si la machine se trompe, c'est la faute de la machine, pas la mienne.

Hugues : C'est vrai ! Et comme Mircea le mentionne, ce qui est le plus problématique, c'est lorsque les gens peuvent considérer que ce qu'ils ont vu à la télévision est basé sur de la connaissance scientifique, alors qu'en réalité, ce n'est pas nécessairement le cas. Parce que si les gens veulent utiliser dans leur vie quotidienne ce qu'ils voient à la télé, sans aucune conséquence, cela ne regarde qu'eux, mais quand il s'agit de sécurité, c'est différent. Il y a des

implications juridiques et sociales à ce que des personnes en position de pouvoir utilisent des pseudosciences.

Vincent : Je suis d'accord. Et ce qui est malheureux, c'est que les idées fausses sur la communication non verbale sont extrêmement courantes. Et quand il s'agit de la détection du mensonge, nous avons l'impression que c'est encore pire. Puisque vous travaillez tous les deux sur ce sujet, pouvons-nous régler la question, une fois pour toutes ? Dans les interactions en face à face, peut-on détecter les mensonges sur la base du comportement non verbal ?

Hugues : La détection des mensonges est plus compliquée que ce que l'on croit généralement. Il n'existe pas d'indices de tromperie fiables, ni d'expressions faciales permettant de détecter les menteurs lorsque nous leur parlons. Vous ne pouvez pas détecter la tromperie en regardant des indices faciaux spécifiques. Et même si vous regardez plusieurs comportements, c'est également difficile. C'est pourquoi les praticiens se tournent vers des techniques d'entretien fondées sur des données probantes, vers des façons stratégiques d'interroger les suspects plutôt que de se concentrer sur des micro-expressions spécifiques, des gestes, la dilatation des pupilles, et ainsi de suite. Il en va de même pour les indices linguistiques. Comme la recherche sur la détection des mensonges à l'aide de mots nécessite des transcriptions et des techniques de codage, essayer de se concentrer sur des indicateurs linguistiques pour détecter les mensonges dans une interaction en face à face n'est pas plus réaliste.

Mircea : Exactement. Il est beaucoup plus adéquat de se concentrer sur les entretiens, en essayant de faire parler les gens autant que possible. Lorsque les suspects fournissent une grande quantité d'information, peut-être que certaines sont fiables, peut-être pas, mais au moins nous en avons, et l'information peut ensuite être corroborée par d'autres sources. Et je pense qu'il vaut mieux disposer de plus d'information que d'essayer de forcer une réponse spécifique, que de s'appuyer sur la pseudoscience, et je pense qu'il faut également tenir compte des considérations éthiques. Peut-être que les praticiens qui utilisent ou qui font la promotion de pseudoscience agissent de bonne foi, peut-être qu'ils pensent que leurs « techniques » sont confirmées par la science, et peut-être qu'ils pensent que les gens pourraient utiliser leurs « techniques » pour améliorer leur précision à détecter les menteurs, mais c'est comme les gens qui se disent clairvoyants. Ils peuvent sincèrement penser qu'ils aident, mais nous savons que ce n'est pas le cas et qu'ils sont plus susceptibles de faire perdre du temps, de mobiliser des ressources et de donner de faux espoirs aux gens.

Hugues : L'accent doit en effet être mis sur la collecte d'informations, et non sur la détection des mensonges, et c'est ce que suggèrent les techniques d'entretien fondées sur des données probantes. Les informations recueillies peuvent ensuite être vérifiées, par exemple avec des images de vidéosurveillance ou des témoins. Cette méthode est très proche de ce que font actuellement les forces de l'ordre dans plusieurs juridictions. Et c'est une façon de combler le fossé entre la science et la pratique. Si certaines « techniques » peuvent ignorer les connaissances scientifiques, la recherche montre également que d'autres

techniques méritent d'être utilisées. Sans compter que la recherche d'indicateurs de mensonge peut être très éloignée de ce que font les policiers au quotidien. Ils n'ont pas besoin d'indicateurs non verbaux pour résoudre une enquête, ils ont besoin de preuves. Les chercheurs devraient être plus conscients des besoins des praticiens. Il en résulterait des recherches ayant une plus grande validité écologique.

Vincent : Mais si des praticiens viennent vous voir, convaincus qu'il est possible de détecter des mensonges dans une interaction en face-à-face en utilisant des expressions faciales et des gestes, comme dans la série télévisée *Lie To Me*, alors qu'en fait la recherche montre très clairement que des indices semblables au nez de Pinocchio n'existent pas, que pouvez-vous leur dire alors ?

Hugues : Je pense qu'il est normal que les praticiens aient des attentes, car ils veulent des réponses. Et si leurs sources d'information sur le mensonge sont des formations pour interpréter des signaux non verbaux, c'est ce que les praticiens vont retenir, et comment les blâmer ? Toutefois, s'ils connaissaient l'état de la science, ils comprendraient que la question est beaucoup plus compliquée que ce qu'ils ont appris. Mais bien sûr, nous voudrions leur dire d'arrêter, de ne pas tirer de conclusions hâtives sur la base de signaux non verbaux et de ne pas s'engager dans cette voie. Mais en fin de compte, peut-être que les chercheurs peuvent simplement inviter les praticiens à prendre du recul, à voir le comportement non verbal avec un regard moins naïf et à s'informer des

connaissances publiées dans des revues scientifiques depuis des décennies par une communauté mondiale de chercheurs.

Mircea : Que dirais-je aux praticiens ? Je leur dirais qu'ils verront ce qu'ils cherchent. Et cela est un problème. Mais je pense que c'est la meilleure chose à dire en ce qui concerne les signaux non verbaux, parce qu'il est très probable que le jugement des praticiens soit teinté par une forme de biais de confirmation ou qu'ils deviennent plus méfiants envers les autres. Il en résultera que les praticiens interpréteront le comportement non verbal des autres pour l'adapter à leurs présupposés. C'est pour ça que d'habitude, j'oriente les praticiens loin des signaux non verbaux.

Vincent : Pour les praticiens qui ont longtemps cru à des affirmations non fondées, démontrées fausses ou pseudo-scientifiques, cette réponse pourrait être insatisfaisante. Ils pourraient dans ce cas s'interroger sur les fonctions des comportements non verbaux, en tenant compte des nuances et des incertitudes documentées par la recherche. Que doivent-ils retenir à ce sujet ?

Mircea : Les praticiens doivent se rappeler que certaines expressions faciales, certains gestes, toutes ces choses sont aussi des signaux sociaux. Ils ont une fonction de communication. Tout n'est pas comme Darwin l'a suggéré. Les expressions faciales ne sont pas nécessairement quelque chose que nos ancêtres avaient comme réaction automatique en réponse à des stimuli externes, puis, avec le temps, d'autres personnes de leur groupe social ont

compris - ou décodé - leur signification cachée. Parfois, il peut s'agir de cela. Mais dans d'autres contextes, nous avons le contrôle total ou, du moins, il y a une sorte d'objectif à l'affichage de ces signaux faciaux pour communiquer, comme une sorte de dispositif de communication rudimentaire avec notre corps et notre visage pour ne pas avoir à tout verbaliser, et les gens en tiennent compte. Les signaux non verbaux peuvent être dus au fait que vous essayez de communiquer. Parfois, c'est parce que votre corps répond à un stimulus, certes, mais c'est peut être autre chose, ou même tout ça.

Vincent : Mais pour les praticiens qui, d'une part, se voient proposer des séminaires pseudoscientifiques sur la manière de « détecter » les mensonges et de « lire » les signaux non verbaux, et qui, d'autre part, se voient présenter l'état de la science sur la communication non verbale, dans toute sa complexité, et qui, en plus, se font dire que les croyances qu'ils ont sont erronées, cela peut être très frustrant.

Mircea : Je comprends parfaitement ce niveau de frustration, et tout ce que je peux dire, c'est qu'il doit y avoir davantage de liens créés entre les praticiens et les chercheurs. Les chercheurs devraient essentiellement suivre les praticiens pour voir ce qu'ils font. Nous essayons de les aider, donc nous devrions écouter ce qu'ils veulent. Nous pouvons ensuite leur dire ce que nous pouvons faire et ce que nous ne pouvons pas faire, et les connaissances devraient être construites de cette manière. La connaissance et l'éducation sont importantes, mais nous ne pouvons pas tout faire avec des données. Mon approche serait

d'essayer de communiquer et d'écouter davantage. Essayons d'échanger davantage les uns avec les autres. Ces échanges doivent être à la base de la recherche, et pas seulement une question d'image publique.

Hugues : Il est difficile d'abandonner des croyances qui s'avèrent erronées. Cela peut prendre du temps, et il peut être inconfortable pendant un certain temps de savoir que nos croyances passées étaient erronées, mais je dirais que parfois, c'est le chemin nécessaire pour évoluer et acquérir des connaissances qui sont scientifiquement plus fiables. Par ailleurs, en ce qui concerne les comportements non verbaux, les théories actuelles peuvent être contradictoires entre elles pour expliquer les mêmes phénomènes. Il est possible qu'elles capturent chacune une partie de la réalité tout comme il est possible qu'elles n'expliquent pas toutes la réalité. Ainsi, en l'état actuel des choses, nous devons garder à l'esprit que nous devons être nuancés dans notre interprétation des comportements et faire preuve d'humilité au sujet des connaissances que nous possédons.

Vincent : Qu'en est-il du grand public ? Parce que si le grand public est attiré par des affirmations non fondées, démontrées fausses et pseudoscientifiques, n'y a-t-il pas une certaine responsabilité sur les épaules des chercheurs qui, pendant longtemps, n'ont pas valorisé la diffusion des connaissances en dehors du milieu universitaire, ou ne l'ont pas fait en utilisant un langage clair accessible à tous ?

Mircea : Il existe toute une industrie liée à la formation au « langage corporel ». Nous devons donc faire très attention à la manière dont nous présentons la recherche, en particulier à la nouvelle génération de chercheurs, et nous devons mesurer nos mots très soigneusement. Surtout lorsque nous essayons de dialoguer avec des personnes extérieures au monde universitaire, lorsque nous essayons de communiquer notre travail. Parce que parmi nous, les chercheurs, nous comprenons des détails que d'autres peuvent ne pas comprendre. Je sais ce que mes collègues veulent dire, et mes collègues savent ce que je veux dire. Vous comprenez les tailles d'effet, les intervalles de confiance, et ainsi de suite. Mais le grand public le comprend-t-il ? Probablement pas toujours. Mais un séminaire qui dure trois heures vous donnera-t-il suffisamment d'informations pour devenir un expert en recherche sur les émotions ? Probablement pas. Mais le grand public peut le croire.

Hugues : Les formations à la détection du mensonge et à la communication non verbale basées sur des connaissances pseudoscientifiques sont très répandues tant chez les praticiens qu'auprès du grand public. Une des raisons pourrait être le manque de formation basée sur des connaissances scientifiques à jour. C'est là que les chercheurs peuvent s'interroger sur leur rôle. Doivent-ils se contenter de mettre en lumière les pratiques douteuses sans proposer des formations alternatives ? Doivent-ils proposer des formations aux professionnels pour offrir une alternative aux autres formations ? Doivent-ils faire les deux ? Chaque chercheur aura sa propre position. Cependant, s'ils n'agissent pas, les

chercheurs portent une part de responsabilité dans la prolifération des formations pseudoscientifiques.

Cette conversation a été éditée pour des raisons de longueur et de clarté.